

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. COSTUME EN FAÏLLE NOIRE ET ÉTOFFE FANTAISIE.

2. TOILETTE DE BAL (VOIR LA GRAVURE COLORIÉE). — DESSIN DE M. G. JANET.

INDUSTRIE

avec son corset  
on le veut : aussi  
déjà indiqué ceux  
de d'Inguville, au  
devons y ajouter  
la maison Bour-  
se du Marché-aux-  
à la vente de ce  
de pouvoir l'ache-  
maison de Paris  
t excusable de s'en  
d'avantages aux  
dresse des flots et  
est lui-même un  
e insignifiante eu

et bains de mer  
de repos. Avec la  
raccourci déshabillé  
corsset est indi-

31, rue de Pen-  
reuve de la Mode,  
robes, costumes,  
délés. Nouveautés  
voyer corsage et

diral-Lemoine.  
ssion novembre.

ELLE  
SIQUE

ve lui permet de  
ur des nouveaux  
n nombre de col-  
ées dans ce but,  
mes dont l'inten-  
publication hebdo-  
cinquante-deux li-

morceaux de cu-  
que des Intimités,  
ancien et le nou-  
en y retrouvant  
les opérètes de  
ceses œuvres de  
des morceaux de  
artistes s'y verront  
violon-

ressantes, à dé-  
virtuose! Et com-  
unique, trouver  
volume, qui con-  
tachant! tout ce  
née écoulée!  
ollections précé-  
bon marché, dû  
vare musicale, et  
du Journal de



or, or

utés  
rangiers.  
quel Voltairn.

## SOMMAIRE

GRAVURES : Costume en faille et étoffe de fantaisie. — Toilette de bal. — Confection Grétry. — Toilette de ville. — Buvard (2 dessins). — Coussin (3 dessins). — D. sous de facon. — Papillon exotico-plumes. — Deux bandes au point russe. — Rébus. SUPPLÉMENT : Planché de modes coloriées.

## EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume en faille noire et étoffe de fantaisie en soie à carreaux noirs et blancs. — La traîne garnie d'un haut plissé, le devant de la jupe et le tablier sont en faille noire. Ce tablier, ainsi que la jupe, est orné de bandes en crêpe blanc brodés au plumetis et d'un haut effilé noir et blanc descendant en pointe sur les genoux et disposé obliquement sur le côté. Le corsage, en étoffe de fantaisie, forme cuirasse devant et par derrière, s'allonge en longue demitunique bordée d'un plissé derrière, de broderies et d'effilé de côté et relevée à trois reprises par derrière. Les manches, longues, sont ornées d'une bande brodée sur le coude et de deux rangs de plissés en faille avec menud de côté. Quatre gros boutons doubles ferment le corsage sur à poitrine. — Ce costume sort des ateliers de la maison Dubois, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

2. Toilette de bal. — Même toilette, vue par derrière, que celle qui figure sur notre gravure coloriée de ce jour. La traîne est ornée tout au-



5. DESSUS DU BUVARD AVEC INITIALE.



3. CONFECTION GRÉTRY.



4. TOILETTE DE VILLE (VOIR LA GRAVURE COLORIÉE).

tour de deux haute plissés à tête en faille bronze. L'écharpe de brocartille vient retomber jusqu'au bout de la traîne avec des flots de faille bronze et de soie rose. Au bas du dos et au commencement de la traîne sont posés, sur de la faille rose, deux gros pous en fleurs rouges et jaunes avec feuillages verts. Le corsage est très-décolleté dans le dos, mais garni d'un haut plissé et d'une dentelle remontante. Manches courtes, formées d'un bouillonné de faille bronze, serré au bras par un biais en soie rose d'où sort un plissé blanc.

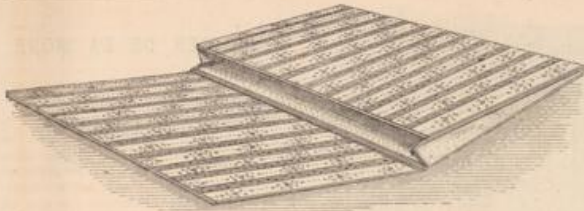
3. Confection Grétry, vue par devant. — Voici un avant-goût des confections d'automne, dont nous donnerons un certain nombre de modèles à nos lectrices vers la fin du mois de septembre. Ce modèle, qui nous a été communiqué par la maison Tainturier, rue des Jémeurs, 46, est une confection demi-longue en drap noir mateassé, à triple collet, façon de tailleur. Boutons à crochet noirs.

4. Costume violet de la gravure coloriée, vu de dos. — La traîne, tout unie, est froncée à mi-jupe avec une tête. Un effilé blanc et violet garnit au bas les plis remontants de côté. Le corsage-habit, lacé derrière, descend en deux longs pans retournés et doublés de faille ou de cachemire violet, garni de ronds de passementerie violette et blanche. Le bord de l'habit, sur la hanche, est orné d'un double rang de passementerie. Les manches sont en étoffe unie, pareille à la jupe, soit en faille, soit en cachemire. — Modèle de la maison Dubois.

5. Buvard en velours. — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly, 22, rue Chaplat. — Notre modèle est en ve-

lours gre  
de la soie  
en soie j  
l'initiale  
toute aut  
voudrait  
du buvard  
fond blan

7 à 9.  
naturelle  
Bel-Dela  
rie, 248.  
— Le for  
est en sa  
orant  
senté pa  
grandeur  
drap blan  
porte-bla  
ment re  
comme l  
dessin.  
tiges, air  
des fleur  
de la la  
mines s  
saine br



6. INTÉRIEUR DU BUVARD EN VELOURS.

lours grenat, orné d'une initiale brodée au passé plat avec de la soie bleue encadrée d'un cordonnet d'or; les pois sont en soie jaune. Le dessin 5 représente le buvard fermé, avec l'initiale grandeur naturelle, qu'on pourra remplacer par toute autre lettre, selon le nom de la personne à qui on voudrait offrir le buvard. Le dessin 6 représente l'intérieur du buvard, à poche; la doublure est en soie Pompadour, fond blanc, raies bleues et fleurettes roses.

7 à 9. Coussins; son ensemble et ses détails, grandeur naturelle. Modèle de M<sup>me</sup> Le

Bel-Delalande, aux Armoiries, 218, rue Saint-Honoré. — Le fond de ce joli coussin est en satin bleu. Les fleurs ornant le milieu, représenté par le dessin 8 en grandeur naturelle, sont en drap blanc découpé à l'emporte-pièce. Ces fleurs forment relief sur le satin, comme l'indique bien notre dessin. Les feuillages, les tiges, ainsi que les calices des fleurs, sont brodés avec de la laine brune; les étamines sont également en laine brune.

fourni le modèle. Celles qui préfèrent disposer les fleurs elles-mêmes sur le satin les trouveront toutes découpées dans la même maison. Je crois utile de donner ce petit renseignement, parce qu'il est très-difficile de découper soi-même le drap avec assez de précision.

10. Dessous de flacon. — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly. — Le fond est en natte de paille ornée de broderies en laine. Le galon frangé des deux côtés, formant encadrement, est assorti à la broderie. Pour les rosaces, on coupe quelques

centimètres de galon, qu'on fronce d'un côté après avoir fait un petit surjet pour réunir les deux bouts.

11. Papillon essuis-plumes, grandeur naturelle. — Modèle de la maison Le Bel-Delalande, aux Armoiries. — Ce joli papillon est en drap noir orné de broderies en soie de couleurs vives, bleue, rouge, jaune, etc. Lorsqu'on aura découpé le drap en suivant bien exactement notre modèle, on fait la broderie au point de feston et au point russe. Pour le corps du papillon, on découpe un morceau de carton qu'on recouvre de drap, en le bourrant un peu pour lui donner du relief; ensuite on fait la broderie. Toute la broderie terminée, on adapte plusieurs plis d'étoffe noire sous le drap pour essuyer les plumes.

12-13. Deux petites bandes à broder au point russe et feston avec laine ou coton de couleur, pour garnitures de vêtements d'enfant.

14-15. Deux entre-deux à broder au point russe avec soie ou coton de couleur.

PLANCHE COLORIÉE

Riche toilette de bal ou de grande soirée. — La robe princesse, en faille bronze, est ornée au bas, par devant, d'une



7. ENCADREMENT DU COUSSIN, GRANDEUR NATURELLE. — VOIR L'ENSEMBLE DU COUSSIN DESSIN 6.

grosse chicorée bronze placée entre deux rangs de chicorée en faille rose (pour la description de la traîne, voir le même costume vu de dos gravure noire, fig. 3). Une très-large écharpe en brocatelle d'été fond bronze, brochée de rose, est placée en biais par devant; deux hautes dentelles blanches en point de Bruxelles sont placées, l'une au milieu de l'écharpe, l'autre en haut, se détachant sur la faille bronze de la robe. Un gros nœud en faille rose est posé sur la hanche; au-dessous, une longue guirlande de fleurs enroulées de rubans roses retient l'écharpe sur le côté. Le corsage décolleté, garni de dentelles et de plissés blancs, est orné d'une draperie rose; manches courtes; bouquet de côté, pareil à la guirlande.

*Toilette de ville en faille ou cachemire violet et bourrette neigeuse épaisse.* — Tablier très-plissé en long et formé de deux séries superposées de garnitures retenues par trois rangées de tout petits volants; de côté, larges plis remontants formant une garniture qui encadre le tablier. Corsage-habit en bourrette garni de demi-brandebourgs et s'ouvrant sur un long piastron recouvert de tout petits volants en faille ou en cachemire. Guimpe en crêpe de Chine blanc, retenue au cou par un collet droit. Manches longues en cachemire ou en faille, ornées au bas de deux plissés avec bande-galou et nœud de faille; la moitié de la manche est usée, l'autre est recouverte de garnitures pareilles au piastron. — Ces deux toilettes viennent de la maison Dubois.



10. DESSOUS DE FLACON.

## COURRIER DE LA MODE

Chapeaux, manteaux, robes d'automne, voilà le sujet de toutes les préoccupations féminines en ce moment. J'ai déjà donné des indications et le journal des modèles pour les premières éditions de chapeaux. Quant aux manteaux, nous en donnerons prochainement une série. On commencera par le veston, assez court, demi-collant, en drap léger, très-garni de fourrures les plus belles possibles. Pour le froid, quelle forme aura la préférence? Les manteaux longs et très-enveloppants. Mesdames les confectionneuses sont des personnes trop avisées pour jamais conseiller aux dames de porter des vêtements courts et peu pesants, peu coûteux, par conséquent. Non certes. Il faut bien faire aller le commerce! On enfermera donc ses clientes dans des espèces de guérites chamarrées de galons, de passementerie et de fourrures. Si les pauvres clientes ont de la peine à se mouvoir, une fois dans ce meuble, eh bien! elles feront faire des chaises à porter, quand elles n'auront pas leur coupé pour les transporter, avec tout ce poids.



8. MILIEU DU COUSSIN, GRANDEUR NATURELLE. — (VOIR CI-CONTRE L'ENSEMBLE DU COUSSIN.)

L'automne, voilà  
les indications  
des indications  
sur les premières  
aux manteaux,  
est une série. On  
est court, demi-  
ni de fourrures  
le froid, quelle  
manteaux longs  
les confection-  
avisés pour ja-  
porter des vête-  
ou coûteux, par  
t bien faire al-  
à donc ses clien-  
chamarrées de  
fourrures. Si les  
à se mouvoir,  
en! elles feront  
and elles n'au-  
ransporter, avec



6<sup>e</sup> Année N° 297

Dimanche 9 Septembre 1877

# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13. Quai Voltaire . à Paris

*Coiffures de la M<sup>lle</sup> Dubois, St. et Anjou - Corsets de la Parfumerie Ninon, Rue  
du quatre Septembre - Corsés et Jupons de la Maison de Plume, 33, rue Vivienne 33.  
Garnitures de la M<sup>lle</sup> Mallard et Martin, 68, B<sup>te</sup> Sebastopol.*

Le fait est  
manteaux,  
étouffes épaiss  
En quoi  
modèles ser  
paletot, l'éta  
paletot, la v  
les deux t  
plus quelq  
forme m  
deux cout  
les manches  
justes, la v  
devant, à  
lanc, seron  
plus accré  
dèles, ext  
descendent  
du genou.  
- L'étoffe d  
drap feutr  
et le drap  
mouton, n  
rine, vert  
foncé, gris  
Tous ces  
épais sans  
lourds. Le  
parsemé de  
sur fond h  
rait des ch  
qu'on a  
tirer un à  
boudé, il  
des serviet  
sur feutre  
toison, p



14. ex

premier r  
ton d'Ast  
reille rac  
lement.  
Les g  
ces pale  
ront gu  
la band  
à la p  
celle-ci  
ronds p  
angles et  
A "pro  
rure, J'a  
les de r  
qui le d  
adresses  
excellent  
offrent  
faux, d  
demi-vr  
vrai, et  
nent que  
re, jol  
ché, est  
teinte :  
Tous ne  
ce lang  
terrible  
naître m  
disting  
rue co  
d'autre  
rité du  
bon d'a  
Quant

Le fait est que pour les manteaux, la mode est aux étoffes épaisses.

En quoi seront-ils? quels modèles seront préférés? Le paletot, l'éternel et commode paletot, la veste-paletot, voilà les deux types principaux, plus quelques variantes. La forme masculine, au dos à deux coutures à peine cintré, les manches longues et assez justes, la veste à pans droits devant, à manches mac-farlane, seront les modèles les plus accrédités. Ces deux modèles, extrêmement longs, descendent jusqu'au dessous du genou.

L'étoffe de la saison est le drap feutré, le drap chevelu et le drap bouclé, dit drap mouton, nuances bleu marine, vert myrte et beige foncé, gris bleu et loutre.

Tous ces tissus sont très-épais sans être par trop lourds. Le drap chevelu est parsemé de grands poils noirs sur fond beige foncé; on dirait des cheveux clair-semés, qu'on a toujours envie de tirer un à un. Quant au drap bouclé, il rappelle le tissu des serviettes de bain, broché sur feutre, ou mieux la fine toison, presque rasée, d'un



11. PAPILLON ESSUIE-PLUMES.

forme princesse, la jupe séparée avec polonaise princesse drapée en plus gracieux, continueront à rivaliser. Chaque couturière préconisera celui de ces deux types qui plaira le plus à ses clientes.

On parle aussi beaucoup des robes à ceintures pour la saison prochaine, mais elles ne détrôneront pas les autres formes de corsage. On fera ce qu'on voudra. Autrefois, quand cette mode régnait, personne n'eût osé s'y soustraire. A présent, seront libres de l'admettre celles auxquelles il plaira de la porter.

Je ne vois pas revenir les tailles rondes d'un œil absolument satisfait. La ceinture ne va pas à toutes les femmes. Elle a l'inconvénient, ou l'avantage, d'attirer le regard sur la taille. Il faut donc être mince. Or, quand on ne l'est pas, on veut le devenir, et pour ce faire, on se serre. Les heureuses où les habiles qui arrivent au chiffre de 45 centimètres de tour de taille sont regardées d'un œil jaloux. On commande donc à sa corsetière une petite prison de coutil ou de satin, un contenant moitié moins grand que le contenu, et bon gré mal



14. ENTRE-DEUX.



12. BANDE AU POINT RUSSE.



13. BANDE AU POINT RUSSE.



15. ENTRE-DEUX.



9. ENSEMBLE DU COUSSIN RÉDUIT DE GRANDEUR.

premier prix de monton d'Astrakan, si pauvre race existait réellement.

Les garnitures de ces paletots ne varieront guère, on ira de la bande de fourrure à la passementerie, celle-ci avec grands ronds posés dans les angles et dans le dos.

A propos de fourrure, j'aurai, pour celles de mes lectrices qui le désireront, des adresses de fourreurs excellents, qui vous offrent à volonté du faux, du vrai, du demi-vrai, du quart de vrai, et vous préviennent que telle fourrure, jolie et bon marché, est parfaitement teinte; choisissez. — Tous ne tiennent pas ce langage, et il faut terriblement s'y connaître maintenant pour distinguer, en fourrure comme en bien d'autres choses, la vérité du mensonge, le bon d'avec le frelaté. Quant aux robes, la

gré l'infortuné contenu doit y loger. Demandez aux docteurs ce qu'ils pensent de cela et quels en sont les dangers pour la santé.

Pour moi, je le répéterai sans me lasser jamais, la santé doit passer avant tout.

Puisque nous avons le temps aujourd'hui, parlons un peu de cette base fondamentale de la toilette féminine: du corset. De lui dépendent la grâce et la tournure de la taille. Une robe ne va bien que quand elle peut compter sur cet appui indispensable. Le corset en coutil est excellent pour le matin, car la femme qui se soigne doit le mettre pour ainsi dire en se levant, les ablutions faites. Mais, pour être très-bien habillée, le corset de soie ou de satin est bien préférable. Quand il est fait avec de l'étoffe de première qualité, sa

solidité égale celle du coutil. On en fait de vraiment charmants en faille ou satin rouge, piqué de vert ou de noir, bleu piqué de jaune, noir piqué de rouge, avec les *soléils* en soie pareille à la piqûre. On les double en satin blanc, si l'on veut. Cela est si joli qu'on regrette presque de ne pouvoir le porter sur le robe.

La mode continuant à préférer le costume collant, le corset dit cuirasse, c'est-à-dire très-long, enveloppant le tour des hanches et descendant bas, est de plus en plus préconisée. Beaucoup de dames ont le tort, je me permets de le leur dire, de vouloir à toute force être minces, quand dame Nature les a trop richement douées d'emboîpoint. Être très-tanne est une bonne chose; être serrée est, en fait de toilette, la chose la plus funeste que je connaisse. Il y a surtout l'usage du bas en poire, véritable instrument de torture, dont les femmes ne connaissent pas le danger. Mon devoir est de le leur dire et de les prier de me croire sur parole, car il n'est impossible ici de développer ce thème. Ajoutons que non-seulement l'estomac souffre d'être trop comprimé par un corset qui serre, fait grave pour la santé, mais le sang remonte aux joues et donne un teint rougeâtre et une respiration difficile, deux inconvénients fort désagréables au point de vue de la coquetterie la plus élémentaire.

Je reviendrai souvent sur ce sujet auprès de mes chères lectrices, car je reçois beaucoup de lettres à ce propos. Il y a même des maris qui m'écrivent : « Madame, usez donc de votre influence bienveillante pour empêcher ma femme de se serrer. » Requête difficile auxquelles je viens de répondre d'une manière générale.

Beaucoup de jeunes mamans me réclament des modèles et des patrons pour costumes d'enfants. On s'occupe de la satisfaisant, ce qui n'est pas toujours aussi facile qu'on peut le croire. Les modes ne varient pas pour les enfants autant que pour les grandes personnes. Dieu merci. Mais nous allons faire dessiner et graver de jolis petits modèles, aussi faciles que possible à exécuter soi-même. Pour commencer, nous donnerons prochainement une très-jolie layette, puis des modèles de petites brassières et de mignons vêtements pour les tout jeunes bambins qui commencent à marcher sur deux pieds et à porter de petits pantalons et de petites robes ajustées.

MARIE DE SARNY.

## CHRONIQUE PARISIENNE

On ne reçoit que des lettres multicolores datées des pays les plus variés.

Quand on apporte la correspondance du matin, elle s'étale sur le plateau d'argent comme une jolie carte d'échantillons ou un arc-en-ciel en miniature. Voici une lettre grise chargée des brumes de Londres, une bleu lac venue de Lucerne, une vert océan timbrée de Dieppe, une rosée arrivée en droite ligne de Luchon, une blanche portant sur une bandelette ces mots : *La Vénus*, — celle-ci va nous donner des nouvelles de la chasse, — une enfin japonaise. Rassurez-vous, elle n'a d'oriental que sa fleur de lotus d'or, tombée dans le coin de l'enveloppe, comme si quelque génie des contes avait jeté sur elle, en partant, un fleur de son écran. Celle-là arrive de Trouville, la capitale de la gonnie, la souveraine des plages normandes, le joli coin du monde où l'on oublie la politique, la guerre et la finance pour causer chiffons, excursions, romans nouveaux, et regarder les bébés roses jouer dans le sable.

Ouvrons la lettre japonaise :

« Quel temps charmant ici depuis quelques jours ! On aimerait la vie rien que pour le bleu du ciel ! »

Après trois jours de paresse, consacrés au plaisir unique de regarder sur la plage, nous nous sommes décidés à faire une excursion. En avant, le break à quatre chevaux ! Nous étions en bande nombreuse et choisie. Il y avait là notre chère Aline, la belle M<sup>lle</sup> M. R., une mignonne Américaine, la baronne S. et Jeanne, qui, en sa qualité de mariée de trois mois, suit d'un œil humide et doux tous les mouvements de son mari : la fumée de son cigare quand il fume, le sillage de sa périssoire quand il se promène en mer, la trace de ses pas sur le sable. Je l'ai surprise, l'autre jour, en contemplation devant un imperméable accroché dans le vestibule de l'hôtel. C'était celui de l'objet chéri, — et l'objet chéri avait été déjeuner à Villers ! A chaque pas on trouve écrit sur le sable : *Robert*, en gothique, en anglaise, et c'est Jeanne qui commet ce crime en écriture publique ; — elle n'a pas besoin d'ajouter : toi que j'aime ! On le sait. Je l'assure qu'on le sait bien ! Messieurs nos maris, dont nous n'écrivons pas les noms sur le sable, nous contentant de les garder dans notre cœur, se sont disputé le plaisir de conduire le break. Il a été convenu, comme aux voitures de chèvres, quand nous étions petits, que chacun conduirait à son tour. Mon mari a commencé.

« Beau début ! Nous partons au grand trot, le fonet claque, nous traversons Villers triomphalement dans un nuage de poussière, à la grande admiration des marmots des deux sexes. Déjà train-là, nous ne serons pas longtemps... Nous

voici à Dives, en pleine vallée d'Auge ; le velours vert des prairies s'étend à perte de vue. Nous avons résolu de déjeuner à Fauherge de *Guillaume le Conquérant*. En attendant, nous allons visiter l'église. L'église fut bâtie par Robert le Diable. Voilà Jeanne bien fière, Robert encore ! *Robert fur ever* ! Nos taquineries font que son pauvre mari ne sait plus où se fourrer. Soyons sérieux, nous autres, dans le temple. Sur la pierre, nous lisons les noms de tous les chevaliers normands qui ont suivi Guillaume le Conquérant et l'ont aidé à soumettre la Grande-Bretagne. J'aurais voulu y trouver le nôtre. C'est une revanche anticipée de Waterloo, — une revanche avant la défaite. Messieurs les Anglais, nous avons tiré les premiers !

« Le déjeuner plantureux, arrosé de vins variés, convient à nos appétits champêtres. Nous remontons en break. — Nouveau cocher, nouveaux coups de fouet ! c'est le baron ! Il est sourd à nos cris. Nous allons verser devant le castel de M. Fouché de Careil. Quelle aventure pour des conservateurs ! Mordre la poussière au pied de cette villa républicaine ! Mais notre étoile nous sauve. Aux réclamations de la majorité, le baron est démis de ses fonctions. Houlgate nous voit apparaître sains et saufs. Nous descendons sur la plage.

« Nos toilettes trouvaillaises font beaucoup d'effet sur ce sable de famille. Aline a mis un costume court de cachemire de l'Inde blanc, garni de tapisserie au petit point en soie rouge, à dessins jaunes et bleus sur toile écru (ces garnitures de tapisserie font fureur). Elle a un chapeau de vitraieuse en paille d'Italie avec voile de gaze blanche et garniture coulissée de velours gris-bleu en dessous. Nom d'flottant derrière en velours gris-bleu.

« La petite Jeanne est en rose comme ses pensées : batiste rose, toute ruchée de dentelles russes roses aussi et parée de nœuds roses et paille. Un matelot de paille anglaise entouré d'un large ruban rose que dépasse un peu un ruban jaune pâle, la cocarde de côté rose et jaune. Sur le bras, son carrick de drap argent brodé en argent et chenille marron.

« La baronne porte du foulard naturel à rayures multicolores vertes, rouges, blanches, bleues, avec franges chinoises assorties sur jupon de faille olive à traine. Jolie robe, mais pas de circonstance. Le chapeau Marie Stuart à plumes bleu de ciel, L'Américaine en femme pratique est en robe-bleu de cachemire, toute plissée sur la jupe, vert salamandre, attachée sur les côtés par de gros pompons de velours vert olive, ayant au milieu un gland d'argent ; le corsage tout plissé de même, boutonné de côté par des glands de chêne en argent. La ceinture en cuir fauve à boucle d'argent cloché. Chapeau matelot en paille vert salamandre, garni d'un ruban de velours vert foncé et de deux pompons espagnols rouges. Des bottes de cuir de Russie, lacées sur des bas rouges.

« Je ne parle pas de la belle M<sup>lle</sup> M. R. qui a choisi tout bonnement une robe de batiste écru avec garnitures de batiste brodées en rouge et jaune, et un veston pilote de drap prune, garni des mêmes broderies très-dentelées, ni de son humble servante, qui porte un costume court, genre laidère, en cachemire naturel, turquoise avec des dentelles rouges et bleues, la chose du monde la plus simple. Viens donc à Trouville, ma chère amie, il n'y a que là qu'on s'amuse. »

Nous nous apercevons que la lettre de notre gentille Japonaise est un peu longue et ne nous permettra pas de transcrire les autres. Elle nous aura du moins donné un aperçu des toilettes et des excursions favorites de Trouville.

A Dieppe, on voit moins de costumes ; il nous parait qu'on y a moins de gaieté, et, sauf une ravissante représentation de M<sup>lle</sup> Pasca, les plaisirs du soir se bornent à un concert fort tapageur, mais peu divertissant. La troupe de l'esbrait est plus que faible. Dans la semaine des courses, le public en hommes était assez brillant. A présent, il est redevenu ce qu'il a été toute la saison, plus prétentieux que distingué.

M<sup>lle</sup> Pasca en jouant *Chez l'aveugle* dans la petite salle du Casino a montré une grâce, une souplesse, une délicatesse, que ses rôles dramatiques ne lui permettaient pas de mettre en lumière. Tôt ou tard, les portes de la Comédie-Française devront s'ouvrir pour elle. Qui, en effet, jouera les grands rôles de coquette raffinée, les rôles de charmeuse, depuis que l'inimitable M<sup>lle</sup> Plessy a déserté la scène ?

A Luchon, on excursionne aussi. On va au Portillon, à deux pas, risquer ses lous sur le trente-et-quarante. On gagne rarement, et c'est bien fait. Pourquoi joue-t-on ? On dépense beaucoup d'élégance pour aller entendre la musique, qui joue le matin au Parc et le soir sous les Quinconces. Il fait chaud, on est en blanc.

Bien d'extraordinaire à signaler. Comme partout, comme toujours, des panaches blanches sur les chapeaux. Peu de plâtres le soir. Luchon n'a pas encore de Casino. Londres s'occupe beaucoup d'un jeune prince qui a dans les allures toute la bonne grâce française unie à la correction anglaise. Les parties de polo où il est acteur deviennent des événements.

A Lucerne, bon souper, bon gîte, pas de toilettes, et les splendeurs naturelles que vous savez. On dine avec un appétit de montagnard ; on dort comme un enfant au berceau, et on ne pense guère à Paris. Un peu trop d'Allemands et de vieilles demoiselles anglaises dans le paysage, mais que voulez-vous ? Rien n'est parfait, pas même les voyages en Suisse.

Vous voilà renseignée comme moi, mes chères lectrices.

Je termine en vous apprenant que la grande mode pour le costume de chasse féminin, c'est la jupe écaillée toute plissée et la veste en drap uni, surtout gros vert, à boutons lousange en argent ; de plus, le petit chapeau de brégand, ou le bivet, ou le bonnet de Quentin-Durward.

Les faisans sont rares, cette année. Les pauvres lapins paraissent animés de la meilleure volonté du monde pour se laisser mettre en giblotte ; les lièvres ne se font pas trop tirer les oreilles ; enfin, saint Hubert protège toujours ses disciples.

Nous vous parlerons des toilettes de grands diners d'automne très-prochainement. C'est toujours un point important et qui ouvre carrière à la grande fantaisie.

M. DE S.

## LA FEMME EN VOYAGE

A Madame Louise B...

1<sup>re</sup> LETTRE

Choisir son gîte et se faire servir en voyage sont deux talents qui s'acquiescent surtout par la pratique. Toi, ma chère Louise, qui as reçu du ciel une belle partie de la fine intelligence féminine, tu auras moins de peine que bien d'autres à y arriver. Quelques conseils t'y aideront cependant.

Occupons-nous aujourd'hui de l'installation dans les hôtels où l'on passe soit un jour soit un mois. Il s'agit d'y être le moins mal possible sans se laisser rançonner par la gent aubergiste qui n'a point été élevée dans les principes généraux de l'hospitalité écossaïse.

A l'arrivée, je te ferai encore la même recommandation qu'au départ à propos des bagages : ne les laisse enlever que par les gens de la compagnie, et ne les perds pas de vue un instant.

Le choix d'un hôtel est très-important. On peut faire retentir des chambres par le télégraphe, pour être sûr d'en trouver dans certaines villes d'eau où par moment c'est difficile ; mais je ne conseille ce moyen qu'à certaines personnes trop souffrantes pour pouvoir chercher elles-mêmes ce qui leur convient. Informe-toi d'avance, si tu en as l'occasion, de l'hôtel où tu seras le mieux et de ses prix. Mais dans la saison des voyages, attends-toi à payer près du double. C'est l'usage. Faute d'informations, consulte encore le petit Guide-Diamant.

Je me suis toujours bien trouvée d'aller dans les hôtels de second ordre et d'y prendre ce qu'il y a de mieux. Mais tout cela est très-variables, suivant les contrées et les saisons. Dans les hôtels de premier ordre, on est plus luxueusement logé, mais point mieux servi ; ce n'est même que dans les hôtels de troisième catégorie que l'on peut trouver, dans certains pays, des plats nationaux, un maître d'hôtel qui écoute vos desirs et des garçons qui volent, comme des zéphyrs, expliquent-nous, pour exécuter vos ordres. Messieurs les « directeurs » des hôtels de premier rang daignent vous accorder un appartement à prix d'or ; les garçons vous répondent « Ul, ul, maame » et vont lire la gazette ou se faire mettre de la commande au lieu de vous servir. Les femmes de chambre font la moue si vous ne leur ordonnez pas d'étaler dix-sept costumes sur les meubles. Foin de tout ce monde.

Par tous pays, du reste, le personnel d'un hôtel accorde ses égards et son attention aux voyageurs en raison directe de la quantité et de la bonne apparence des bagages qu'ils amènent.

Se faire servir vite et bien est un vrai talent en voyage. Il est assez difficile de l'enseigner par théorie. Cependant, voici, je crois, les trois principes qu'on peut poser en général : 1<sup>er</sup> payer très-bien et donner des pourboires à propos ; 2<sup>es</sup> être exigeant et commander d'un ton bref, ferme et poli ; 3<sup>es</sup> ne JAMAIS PARAITRE SATISFAIT.

Pas on semblera difficile et exigeant, mieux on sera servi. Si l'on se fait accommodant, humble ou bon enfant, on est toisé, séjégé. On vous nichera n'importe où, et vous mangerez les restes. Les gens d'hôtel, qui voient tant d'échantillons différents de l'espèce humaine, ont le flair le plus exercé pour estimer ce qu'il faut se donner de peine pour le voyageur et le produit net qu'ils pourront en tirer.

Ainsi donc, en descendant dans un hôtel, ne te gêne en aucune façon pour parler net et haut.

Demande tout de suite ce qu'il y a de mieux. Fais, sans le plus léger scrupule, tout exhiber, ouvrir portes, fenêtres, armoires, etc.

Jetle sur toutes choses la moitié d'un coup d'œil dédaigneux. On commencera à te considérer.

Si la chambre ou l'appartement ne te parait pas convenable, dis tranquillement que tu vas autre part et fais mine de t'en aller. Vite ou l'en trouvera de meilleurs.

Si tout te convient, garde-toi de le laisser voir.

— Vous n'avez rien de mieux ?

— Mais non, madame ! exclamation du garçon.

— C'est bien, je m'en contenterai.

Coupe court aux questions, aux bavardages, donne tes or-

des avec pr  
d'un air pas  
commence p  
sais, comme  
bien voir s  
voici l'instan  
ment haut  
et assuré, l'  
dans les pool  
bien ; voilà  
tion, fera tou  
que tu es  
gibier de ch  
Il y a d'  
d'autres où l'  
riété des fig  
mais souvent  
côté de gens  
monde n' d  
que beaucoup  
par la pas t  
reilles pour  
pour raconter  
bles, sans g  
Comme je  
que je sais q  
je te conseil  
Cela te coût  
des conversa  
le Français  
jeune et jol  
Bientôt m  
tendant, l'ex

On est ad  
minor en de  
pâtimentent  
vaid Malost  
des coffres  
des paravens  
stores légères  
des lanternes  
choisit avec  
de les accep

Un progr  
accompli pa  
et de couleu  
pouret d'op  
soient les g  
raides, des g  
sent au t  
pouvez faire  
en graduau  
au sombre,  
trame, M. l  
faire un tall  
Teinturer

Toute not  
naire, et fal  
mier. Les s  
beau se det  
étonnante e  
Laferrière  
jeunesse à  
dans le mo  
meilleurs c  
savou Laferr  
lisser, satin  
en compr  
qu'un acide  
formes et d

Un progr  
accompli pa  
et de couleu  
pouret d'op  
soient les g  
raides, des g  
sent au t  
pouvez faire  
en graduau  
au sombre,  
trame, M. l  
faire un tall  
Teinturer

Toute not  
naire, et fal  
mier. Les s  
beau se det  
étonnante e  
Laferrière  
jeunesse à  
dans le mo  
meilleurs c  
savou Laferr  
lisser, satin  
en compr  
qu'un acide  
formes et d

— Tu es  
— me aug  
prendre un  
Cain n'ente  
après son c  
homme, et  
qui l'a offe  
travers du  
maître. En



des avec précision ; garde un sérieux parfait, contemple tout d'un air pas trop content, et, recommandation particulière, commence par ne jamais regarder ceux qui te parlent ; tu sais, comme toutes les femmes un peu fines, parfaitement bien voir sans regarder. C'est un don de nature dont voit l'instant de se servir à propos. Ainsi donc, ma belle, le menton haut, sans morgue ni orgueil, le maintien tranquille et assuré, l'œil occupé à toiser toutes choses, et les mains dans les poches de ton paletot ou de ta polonaise. Bon, très-bien : voilà une tenue qui, jointe à ta parfaite distinction, fera toujours impression sur le personnel d'un hôtel. A la première opportunité, une bonne gratification montrera que tu es pour lui ce qu'il appelle, en son langage, « un bon gibier de première. » Et tu seras servie vite et bien.

Il y a des tables d'hôte excellentes et parfaitement servies, d'autres où l'on mange fort mal. Dans certaines contrées, la variété des figures qui s'y trouvent rassemblées est amusante ; mais souvent aussi il est fatigant et ennuyeux de se trouver à côté de gens bavards ou curieux. En parlant ça, les gens du monde ne desserviront les dents que pour manger, tandis que beaucoup d'hommes qui ne sont pas du monde l'éventent par là pas très-bien élevés, profiteront de cette réunion d'oreilles pour parler à tort et à travers, ou, ce qui est pire, pour raconter devant des femmes des histoires peu convenables, sans gêne ni discrétion aucune.

Comme je connais la susceptibilité en pareille matière et que je sais qu'elle pourrait bien être soumise à rude épreuve, je te conseille donc de te faire servir dans ta chambre. Cela te coûtera un tout petit peu plus, et tu seras à l'abri des conversations déplacées et des attentions importunes que le Français trop galant croit devoir infliger à toute femme jeune et jolie qu'il rencontre en voyage.

Bientôt nous parlerons du séjour aux eaux. Repois, en attendant, l'expression de ma meilleure amitié.

M. DE S.

On est sûr de passer quelques heures agréables à examiner en détail la variété d'objets de la Chine et du Japon patiemment collectionnés par M<sup>me</sup> veuve Jérôme, 16, boulevard Malesherbes. Ce sont d'élégants jeux de table sans fin, des paravents d'une indéfinissable originalité, des cabarets, des coffrets pouvant contenir un monde de jolies choses, des stores légers aux joyeux dessins, des carnets en satouma, des lanternes, etc. Tous ces objets, M<sup>me</sup> veuve Jérôme les choisit avec un tact si fin que la mode est toujours forcée de les accepter.

Un progrès qui intéresse la coquetterie et l'économie a été accompli par M. Périnaud, pour la toilette des soies noires et de couleur. Son invention d'un système de tendeur lui permet d'opérer sur les robes toutes faites, quelles qu'en soient les garnitures. On reprochait aux soies teintes d'être raides, dures, cassantes; les procédés de M. Périnaud laissent au tissu son moelleux, sa souplesse, son brillant. Vous pouvez faire teindre et retindre indéfiniment la même robe en graduant la gamme des teintes, du clair au plus foncé, au sombre, au noir. Par un système de chargement de la trame, M. Périnaud peut même, d'un léger poutil de soie, faire un taffetas épais, velouté, un tissu riche.

Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière.

Toute notre génération a pu admirer Laferrière, octogénaire, et faisant encore illusion dans ses rôles de jeune-premier. Les spectateurs charmés de le voir toujours jeune et beau se demandaient quel pouvait être le secret de cette étonnante conservation.

Laferrière devait tout simplement la prolongation de sa jeunesse à l'eau qui porte son nom et qui a tant de succès dans le monde élégant. Il se servait également d'un savon moelleux comme du cold-cream, connu sous le nom de *savon Laferrière*, bien supérieur aux produits similaires pour lisier, saigner, rafraîchir l'épiderme et combattre la ride. On en comprendra les vertus hygiéniques en réfléchissant qu'un acide corroisif est seul capable de rendre les savons fermes et durs. (25, rue d'Enghien).

L'IDOLE

(Suite)

— Tu es un véritable Cain, reprit le vieillard avec la même auguste douceur que le comte Maxence avait pu prendre un moment auparavant pour le comble de l'ironie. Cain n'entendait pas, quand le Juge de là-haut l'appela après son crime. Je ne t'avais jamais fait que du bien, vieil homme, et toi, dans ton envie de nuire au baron Hector, qui t'a offensé, tu n'as pas pris garde que je me trouvais en travers du chemin. Tu ne t'es guère soucié du nouveau maître. Encore n'est-ce rien cela. Qui suis-je, moi, avec mes

quatre-vingts ans ? Mais elle ? Mais ta maîtresse, pour qui tu te ferais tuer sans te plaindre, tu n'as pas pensé non plus au mal que tu allais lui causer en la conduisant vers ce jeune homme, car, à présent, je devine tout, tu savais qu'il était là. Cependant tu as peut-être jeté dans son cœur un trouble ineffaçable, tu lui as enlevé le contentement du devoir accompli avec la paix de la conscience. Tu auras agité ses pensées solitaires du jour et ses rêves de la nuit, voilà ce que tu as fait sans le vouloir, vieux loup. Allons, l'intelligence du cœur n'est pas un fruit de la nature ! Ce n'est pas ta faute !... Va trouver la marquise. Je n'ai rien à changer à l'ordre que tout à l'heure je t'avais donné. Tu lui demanderas si elle veut me recevoir.

Martin obéit sans répondre ; mais il prit pour remonter dans le parc un autre sentier que celui qui conduisait au jardin des roses ; il ne voulait point repasser si près du marquis. Le vieillard demeura seul sous les chênes, et il méditait sur son beau plan écroulé. Ce n'était donc qu'un de ces châteaux de cartes qu'élevaient les enfants ! un souffle le renversa.

Maxence et Myriam s'étaient vus. Dès lors tout espoir était perdu d'entretenir la paix dans leurs deux cœurs. Le marquis vint à penser qu'il était peut-être puni justement. N'y avait-il pas eu quelque part secret d'égotisme et de calcul dans ce qu'il avait fait ? En venant au secours de M<sup>lle</sup> de Kernevoys, n'avait-il pas trop complaisamment envisagé la douceur de ses derniers jours auprès d'elle ? Ne s'était-il pas bercé de l'heureuse pensée que cette main de feu aux doigts roses lui fermerait délicieusement les yeux ? N'avait-il pas bien plus vivement excité le commencement que la fin de son œuvre ?

Maintenant il voyait que cette œuvre contenait bien plus de réalité que de rêve et entraînait sa logique avec elle, une terrible logique ! Le vieillard se trouvait en présence d'un renouement difficile, mais obligé :

— Eh bien ! murmura-t-il, j'ai déjà fait mon temps. Je comptais sur des semaines, des mois, je n'ai eu qu'un seul bon jour. Mon Dieu, à mon âge, il n'est pas raisonnable de vous demander à vivre ; mais on peut se dispenser de vous demander à mourir. Pourtant que me reste-t-il à présent à faire pour la fille de Marie d'Avrigny, pour la petite-fille de celle qui n'est plus depuis longtemps et que j'ai tuée ? Cela ! rien que cela ! Il y a longtemps que je m'apprête pour le grand voyage... Je n'avais point pensé qu'il m'en coûterait de partir.

Il chemina lentement vers les logis, et sa canne ne suffisait plus à le soutenir — car il se sentait très-faible. — Il s'appuya sur le bras d'un domestique pour monter à l'appartement de la marquise.

Charlotte le reçut, Myriam s'était retirée dans sa chambre.

— Retirée ? pensa-t-il.

N'était-ce pas retranchée, plutôt, qu'il fallait dire. Elle voulait être bien sûre qu'on ne forcerait point sa solitude. Le vieillard ne put vaincre sa curiosité :

— Que fait-elle ? demanda-t-il à la servante.

La marquise brodait. Cette nouvelle le charma d'abord ; et pourquoi ? Il n'avait pas pensé surprendre Myriam étendue sur un sofa, rêvant à la façon des héroïnes d'amour dans les livres mondains. Ce n'était point là l'éducation que le baron Hector lui avait donnée, le marquis en convenait aisément ; il faut rendre justice à tout le monde. Myriam ne se livrait pas en spectacle aux filles de chambre et ne posait point devant elles. Pourtant, x'il ne se fût pas agi d'elle, le vieux gentilhomme n'aurait pas manqué de dire que le diable n'y perdait rien. Le mouvement monotone de l'aiguille n'empêchait pas la farandole des songes. S'ils deviennent tristes, une larme coule sur le canecan ou la dentelle. On l'essuie d'un geste furtif qui pourtant a calculé sa grâce, avec un soupir qui est une mélodie... Voilà les réflexions ironiques qui se présentaient à l'esprit du vieillard... Mais, encore une fois, il s'agissait de Myriam, et Myriam à ses yeux ne ressemblait à aucune autre fille de vingt ans.

— Avertissez votre maîtresse que je l'attends ici, dit-il à Charlotte.

Il se trouvait dans un petit salon précédant la chambre à coucher. Il le parcourut du regard en respirant avec peine. Trop de choses l'opprimaient à la fois. Et d'abord la vue même de cette retraite charmante. Elle n'avait pas été décorée pour la jeune marquise. On avait dit à la future épouse : « Ce salon vous plaît-il ainsi ? Comment aurait-il pu lui déplaire ? Ce coin était dans le château ce que le jardin des roses était dans le parc, une merveille arrangée par la main du maître. Seulement le marquis s'avoua que cet arrangement avait encore été un de ces calculs personnels qui tous allaient successivement se trouver démentis et punis, comme ils le méritaient sans doute. Il avait pensé que la nouvelle dame de Saint-Hélo trouverait là un nid tout fait et digne d'elle, sans qu'il lui en coûtât à lui le sacrifice d'aucun des objets rares et précieux qu'il y avait rassemblés en d'autres temps ; et il lui avait dit :

— Je vous loge dans le musée de mes souvenirs.

En ce même moment de la saison, sous les tièdes caresses de mai, trente-trois ans auparavant, le marquis, menant un deuil qu'il croyait éternel, avait fermé la porte de ce salon, comme on scelle la pierre d'une tombe. Depuis, aucun être vivant n'y était entré, rien n'y avait été touché jusqu'au

mois précédent. C'étaient de vieux meubles qui décoraient la chambre et ils semblaient avoir acquis dans une obscurité si longue, à l'ombre de ces fenêtres closes pendant un tiers de siècle, comme une seconde et plus douce vieillesse. La main harmonieuse du temps avait passé deux fois sur ces formes exquises et ces couleurs habilement fondues. Des tapisseries de Beauvais couvraient la muraille et d'admirables rideaux de brocatelle défilandaient les croisades. Dans l'intervalle s'élevait un secrétaire peint comme un éventail d'ivoire ; présent ; on y voyait des palmiers diaprés se jouant sur un fond vert tendre. Les fauteuils d'une époque un peu plus ancienne, mais déjà loin des grandes austérités du dix-septième siècle, se contournaient avec des grâces caressantes et moqueuses et prenaient des airs de nobles réveries ; ils étaient couverts de soie à chatoyants ramage. Des enguirlandements de fleurs couraient autour des panneaux. Il n'y avait qu'un seul tableau dans toute la pièce, une toile qui n'était point centenaire comme l'ameublement, un portrait de femme, dans le disgracieux costume de 1830 qu'elle transformait et rehaussait par le don naturel de la tournure et par une rare et touchante beauté. La veuve du comte Alain d'Avrigny, le frère aîné de l'enseigne Victor d'Avrigny, devenu depuis amiral, avait pensé qu'elle pouvait permettre à Louis de Vertèilles de peindre son image dans l'ajonction où bientôt elle-même allait paraître en maîtresse et en reine...

Elle ne devait pas y entrer pourtant, mais flairer dans sa maison de Vannes en martyre...

Les yeux du marquis se mouillèrent en regardant cette toile et, presque aussitôt après, il murmura quelques paroles... Elles trahissaient l'état de son esprit : beaucoup de trouble, un peu d'amertume ; avec tout cela plus que jamais la ferme volonté de la résignation et du sacrifice. Un mélange singulier et bien humain. Le capitaine Gourmalet avait eu tort de ranger le vieux Louis de Vertèilles au nombre des saints ; ou plutôt il avait deviné l'histoire de son âme. Le marquis sentait bien tout le premier que jusqu'au bout de sa longue vie il serait un homme, et s'il avait eu l'orgueil de ne point le croire, la nature de ses pensées, en ce moment, lui aurait bien fait voir qu'il s'abaissait.

— La comtesse Béjane d'Avrigny, dit-il, avait porté deux ans le deuil d'un mari qui avait été son bonheur ; la marquise Myriam ne fera pas moins pour ce vieux fantôme de mari qui aura été son libérateur. Ce beau comte Maxence peut attendre... Car, si mes yeux ne m'ont pas trompé de si loin, il est beau...

— Eh ! quoi ? enviait-il la jeunesse, la puissance d'être aimé, la joie de vivre ? Encore cette inertie involontaire que soulève en lui la cruauté du dernier coup qui venait de le frapper. Il passait alors devant un miroir ; il montra le doigt à sa vieille image courbée et tremblante :

— Eh bien ! Vertèilles, dit-il, va-t'en laisser ton âme s'accommoder comme ton corps ? Veille sur toi, pauvre quasi-centenaire ! Apprends à payer sans regret la folle que tu as faite de te rendre la vie trop douce au moment de la quitter !

Un pas léger glissa derrière la porte qui faisait communiquer le boudoir à la chambre à coucher :

— Je ne suis ici que pour consoler et pour raffermir ma jeune marquise, reprit le vieillard à demi-voix. Que lui dirai-je?... Ah ! vraiment, je n'oublierai point de la bien assurer que le comte Maxence ne savait pas hier... Il ne savait pas... Voilà, pour un mari, une étrange commission à remplir ! Pourtant il m'en a chargé... O belle candeur ! On n'avait bien dit que ce Brey logeait une âme toute neuve dans un corps de chevalier ou d'hercule... Il porterait une armure... Allons ! il peut aussi porter le poids de l'attente... Il est assez fort !

Myriam, en entrant, trouva ce vieux visage parcheminé tout illuminé d'émotion, brillant aussi d'un reste d'ironie. Mais ce dernier feu-là, qui n'était pas le meilleur, s'éteignit aussitôt. La jeune femme s'avança vers lui et lui prit la main ; comme ils n'avaient pas de témoins cette fois, elle la porta à ses lèvres. Lui s'empara de la sienne et la baisa franchement. Ce fut un délicieux échange. Il la saluait à la façon que les hommes de son temps employaient envers les femmes ; elle l'accueillait comme une enfant, un cœur tout plein de vénération, de reconnaissance et de câline tendresse. Il avait le culte paternal de sa beauté, elle avait le respect filial de ses ans.

Cependant, l'humeur maligne du marquis faillit se réveiller ; il allait avoie de l'esprit, ce qui, en ce moment, eût été la pire des choses, et obéir à la tentation de dire : « Vous vous cachez comme Ève, ma chère enfant, après qu'elle eut goûté au fruit défendu... »

Mais elle arrêta d'un mot sur ses lèvres ce trait plaisant qu'il aurait regretté :

— Monsieur, dit-elle d'une voix très-ferme, je suis heureuse de vous voir, car j'ai un aveu à vous faire.

— Un aveu, répéta-t-il. Au ton que vous prenez, Myriam, on dirait qu'il s'agit plutôt d'une confession.

— Eh bien, cela est vrai. Pourtant je n'ai pas commis la faute...

— J'en suis bien persuadé, reprit-il gaiement. Est-ce que vous n'êtes pas parfaite, madame la marquise ? N'étant point du tout pourvue de péchés par vous-même, vous en êtes réduite à confesser ceux d'autrui.

Elle rougit vivement :

— Ne méritiez-vous pas, dit-elle, qu'avec vous je sois toujours sincère ?

— Et c'est également pour autrui que vous faites pénitence toute seule dans votre chambre depuis ce matin ?... Mais puisque vous n'êtes pas en cause...

— J'y suis, monsieur.  
— Oh ! dit-il, si peu !... La confession n'est donc pas pressée, chère fille. Laissez-moi d'abord me reposer près de vous, car j'ai fait une longue promenade.

— Oh ! murmura-t-elle, vous êtes bon, car je crois que vous savez...  
— Je sais ! répondit-il en mettant un doigt sur ses lèvres, et l'on ne savait pas.

— Monsieur...  
— Ne disputons point, je vous en prie. Aidez-moi plutôt à me placer sur cette bergère... Voulez-vous que je vous fasse une confidence à mon tour ?... Eh bien, ma canne me trahit quelquefois à présent... Mes pauvres vieilles jambes se décrochent tout à fait... Merci !... Venez auprès de moi, chère fille.

Elle prit un coussin, s'y agenouilla, les coudes posés sur le bras de la bergère :

— Oui, vous êtes bon, dit-elle, bon comme les autres hommes ne le sont pas.

— Parce que je ne suis plus que l'ombre d'un homme. Vous aimerez mieux rencontrer au coin d'un bois l'ombre d'un loup que le loup lui-même. Le semblant sera toujours moins méchant que la réalité. Je sais comme le vieux vin, chère fille. Le temps l'a dépoillé de la puissance de faire du mal et il peut encore causer du bien... Mais il ne s'agit pas de moi. Parlons de votre père. A-t-il essayé de vous voir aujourd'hui ?

— Il ne m'a point fait demander de le recevoir.  
— J'aurais donc été plus hardi.

— Oh ! dit-elle, vous êtes un doux maître, vous !  
Le vieillard lui caressa lentement les cheveux ; sa main tremblante se posa dans ce superbe flot d'ambre et d'or.

— Je devine tout, dit-il... Mon billet, hier, vous avait pourtant averti. Il y a de bons conseils donnés trop tard ; au contraire, il y en a qui arrivent trop tôt...

Myriam le regarda, elle avait un voile humide sur les yeux et son sein battait violemment :

— Je voudrais pouvoir vous dire que je ne vous comprends point, fit-elle.

— A votre place, d'autres me le diraient peut-être ; mais serait-ce digne de vous ?

— Je vous dois la vérité. Eh bien, la voici : Vous vous trompez, monsieur, vous me prêtez de secrètes pensées qu'il me serait interdit d'avoir... Grâce à Dieu, je n'ai pas même à m'en défendre.

— Vous ne les avez point ?

— Non, non !

— Cependant, n'est-il pas vrai que vous n'avez aucune raison hier de vous tenir sur la réserve, quand votre père est entré chez vous ?

— J'avais votre billet. Ne serez-vous pas toujours le plus sage ?

— Les mouvements de la nature et de votre cœur vous ont fait oublier ma sagesse. Vous vous êtes soumise, chère fille. Une heure après vous le regrettiez...

— Oh ! fit-elle, en se relevant, cette fois, monsieur, je dis bien que je ne vous comprends pas et c'est encore la vérité. Rien de ce qui vient de vous ne saurait me blesser. Et pourtant...

— Revenez là, Myriam, dit le vieillard.

Elle obéit et reprit sa place sur le coussin, devant la bergère.

— Plus près, comme tout à l'heure.

— Oui, reprit-il à son oreille, dis-moi la vérité, toute la vérité, chère fille. Si tu as des regrets, je demanderai à Dieu la grâce de te délivrer de moi tout de suite ; il aime ce qui est beau, ce qui est jeune, ce qui est pur, il me l'accorde, je n'en doute point. En m'en allant, je trouverai bien le moyen de briser encore ton ancienne chaîne, celle que tu as laissée remettre par ton père aux petites mains que voilà.

Ne crains pas que je t'accuse d'égoïsme ou d'ingratitude ! Songe que j'en suis déjà réduit à ne plus exister que parce que la mort m'oublie... Veux-tu que je la rappelle à son devoir ? Suis-je un obstacle incommode ?... Manques-tu de patience ?... As-tu hâte de connaître le bonheur qui est dû à tes vingt ans ?... Veux-tu que je parte ?...

— Et vous, dit Myriam, voulez-vous me donner à penser que vous regrettez ce que vous avez fait pour moi, parce que vous ne me jugez pas capable de comprendre le charme de la reconnaissance et l'attrait du devoir ? Vous me feriez croire que vous soupçonnez jusqu'à ma loyauté.

— Va, dit-il, tu ne le croirais point. Moi, que je soupçonne ta loyauté ! non, non ! mais je ne veux pas qu'elle soit inquiète... Et puisque tu consens à m'accorder un détail...

— Ah ! monsieur ! s'écria Myriam, je n'avais jamais entendu de pareils mots sur votre bouche.

— C'est que je me reproche de te prier. Je devrais na prier que Dieu pour qu'il me reprenne. Je ne suis pas content de moi. Lorsque la pensée vacille, comment jeterait-elle une franche lumière ?... L'enfant menacé de voir gâter sa vie demeure plus ferme que le vieillard arrivé au bout du chemin... oh ! je sais qu'il e reste pourtant des scrupules et des alarmes... Eh bien ! je vais les effacer d'un mot.

Sache que M. de Briey, il n'y a qu'un instant, m'a juré...

— A vous ? interrompit Myriam. Est-ce bien à vous ?... L'avez-vous donc rencontré ?...

— A moi-même, dit le vieillard. Il m'a juré qu'il allait quitter la province. Il ne cherchera donc pas à te revoir, avant...

— Monsieur, je vous en supplie, n'achevez pas.

— Avant que madame la marquise de Verteilles ait cru devoir quitter ses habits de veuve, reprit-il avec un rire sec et probé... Justement, je pensais tout à l'heure, au moment où vous êtes entrée, que votre grand-mère, en une occasion pareille, avait porté le deuil plus de deux ans.

Il se leva. Myriam ne songea pas à répondre. Ses regards demeuraient fixes et comme perdus dans le vide. Elle avait affreusement pâli. Le vieillard, s'appuyant lourdement sur sa canne, avait déjà gagné le seuil de la chambre ; il se retourna tout à coup.

— Myriam, fit-il, voulez-vous que je vous dise votre pensée ? Elle va de votre père à moi, et c'est juste. Vous vous dites en ce moment :

— Lui aussi !

(A suivre.)

PAUL PÉREZ.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Soupe jardinière au potiron.  
Mulet sauce au céleri.  
Ris de veau au jus.  
Pieds de veau rôtis.  
Tomates farcies.  
Soufflé à la vanille.

DESSERTS :  
Chasselas rose. — Pêches de Montreuil.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nos lectrices ont pu juger, d'après les dessins d'un de nos précédents numéros, des chapeaux nouveaux de Mme Caroline Coutot, 55, avenue de l'Opéra. Ces chapeaux sont en feutre *poils de chameau* et feutre *marinée*, de forme tout à fait nouvelle et fort seyante. Nous engageons beaucoup nos lectrices à faire une visite aux salons de modes de Mme Coutot, afin de juger par elles-mêmes de l'élégance et du bon goût de ses chapeaux, et en même temps de s'assurer qu'elles y trouveront tout ce qu'il faut pour perfectionner soi-même ses chapeaux, formes non garnies, rubans, fleurs, plumes, etc.

La *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tranchet, si renommée pour ses mouchoirs, offre aujourd'hui un choix très-varié de mouchoirs en tous genres, depuis le mouchoir simple jusqu'au mouchoir riche pour corbeille de mariage.

Tous les mouchoirs de la *Compagnie Irlandaise* sont garantis en batiste tissée à la main, ce qui en rehausse de beaucoup la valeur.

Pour avoir un paquet d'échantillons de mouchoirs, il suffit d'en faire la demande, par lettre affranchie, directement à M. Duret, 26, rue Tranchet, qui se charge d'en faire l'envoi franc de port dans le plus bref délai.

On nous demande journellement l'adresse d'une maison de confiance pour la chaussure, joignant à l'élégance la solidité et des prix modérés. La maison *Poiset*, 61, rue Montorgueil, déjà citée plusieurs fois par nous, réunit toutes ces conditions. L'assortiment immense qu'elle offre à sa nombreuse clientèle permet à toute personne, même la plus difficile, de se chauffer immédiatement, avec élégance et confort.

Chez M. Poivet on trouve l'article cousu au prix même qu'ailleurs on payerait le cloué, avantage immense qui sera certainement apprécié à sa juste valeur, car il est bien admis que la chaussure clouée non-seulement déchire le bas, mais elle blesse le pied, par les pointes souvent mal rivées.

Toute commande dépassant vingt francs sera expédiée franc de port et contre remboursement pour la France, la Belgique, l'Alsace-Lorraine, la Suisse et la ville de Londres.

Comme eau de toilette, on doit citer le *Lait antipéplétique* de Candès, qui est d'une grande efficacité contre le hâle, les taches de rousseur et toute irritation de l'épiderme. Etendu d'eau, le *Lait antipéplétique* de Candès remplace avantageusement toute autre eau de toilette. Pour la vente, s'adresser chez Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

La démonstration gratuite, que M. VIGUIER offre de l'*Eau Figaro* (en deux jours) est un sûr garant du résultat de cette nouvelle teinture qui, employée avec intelligence, laisse bien loin derrière elle les produits de ce genre. Puisque la vue n'en coûte rien, nous recommandons à nos lectrices de s'en rendre compte, boulevard Bonne-Nouvelle, 1, et chez les parfumeurs de France et de l'étranger.

La maison Bardé sœurs, couturières, 34, rue de Penhièvre, à Paris, recommandée par la *Revue de la Mode*, envoie franco échantillons d'étoffes pour robes, costumes, confections, à des prix modérés. Nouveautés pour l'automne. Envoyer corsage et longueur de jupe.

PATE ÉPILATOIRE DUSSEY. — Nous recommandons à nos lectrices cet excellent produit, le seul qui offre une entière sécurité. Chez M<sup>me</sup> Dussey, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Nous engageons nos lectrices qui veulent souscrire aux émissions à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire, qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 34, place de la Bourse. Envoi de numéros sur demande affranchie.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

**Liqueur de noyaux de pêches.** — Cette liqueur est sans contredit la meilleure parmi les liqueurs de ménage. Mettez dans un bocal un litre d'eau-de-vie de première qualité. Faites fondre 500 grammes de sucre fin avec aussi peu d'eau que possible. Mélangez bien avec l'eau-de-vie. Jetez-y les noyaux des pêches que l'on mange quotidiennement ou bien les noyaux provenant d'une fournée de confitures. Le bocal doit être tenu très-bien bouché. Pour un litre d'eau-de-vie, il faut mettre les deux tiers de noyaux. Laissez l'infusion se faire pendant deux ou trois mois. Au bout de ce temps, agitez l'eau-de-vie, laissez reposer, passez et goûtez ; s'il est nécessaire, on peut ajouter encore un peu de sucre, suivant qu'on aime la liqueur douce ou forte. Elle sera, dès lors, bonne à boire, mais plus elle attendra, plus elle gagnera en qualité.

On peut faire de même avec des noyaux de prunes, mais la liqueur de pêche est bien préférable, comme goût et finesse d'arôme.

C'est une grande erreur que de croire nécessaire de faire un sirop cuit pour sucrer les liqueurs ; il est beaucoup plus rebelle au mélange. Le sucre fondu dans très-peu d'eau est bien supérieur.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 1<sup>er</sup> septembre contient avec le texte la musique suivante : *Promenade*, suite de valse, musique de Leone Barberis. *Belair Lied* (extrait de la cantate du Centenaire de Rubens, exécutée aux fêtes d'Anvers), paroles de Julius de Geyer, musique de Peter Benoit.

Le numéro : 40 centimes (12, quai Voltaire).

## RÉBUS



### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'homme candide a grand plaisir à devancer l'aurore.

Paris. — A. Beurdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.